

ALAIN JOUFFROY
PASSE SANS PORTE

無門關

SAMUEL DUDOUIT

Éditions du Littéraire
70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

© Samuel Dudouit
© Les éditions du Littéraire, octobre 2015
pour la présente édition

ISBN 978-2-919318-31-5
ISSN 2261-1770

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.fr

Trois poèmes inédits en guise d'introduction

RADAR

Quoi qu'on dise, on n'en finira jamais avec la poésie. Elle survit depuis longtemps à sa mort. Elle a ses limites, mais persiste d'autant plus qu'on lui résiste. Le poète n'est pas forcément un anachorète. C'est l'inventeur d'une fête : celle du langage : là où les mots dépassent tous les sens. C'est son innocence, ce que Heidegger appelait un jeu d'enfants, qui lance les dés par-dessus les parapets. Il ne relève d'aucune nation : c'est sa belle prétention. Il croit, ne croit pas, oscille comme l'aiguille de la boussole, et touche, parfois, l'essentiel et comme par erreur. Il ne languit pas. Il accélère. Il produit de l'ère. L'inspiration est une illusion, mais non la respiration. L'oxygène ne le gêne pas. Ni en Occident, ni en Orient. – Lire délivre et il n'y a pas d'autre libération. – Celle du rire, malgré tout, reste *possible* : avec des mots.

AD VITAM ETERNAM

Ne suis rien, l'ai trop dit,
Rien qu'un brin de muguet au premier mai,
Mais ne suis pas un mais,
Ni finalement un contre-tout,
Seulement un des atouts du Tout,

Mais faufile dans le filet
Tel poisson récalcitrant
J'ai inventé nouveau chant de baleine,
À perdre haleine
Entouré de reines,
D'orient d'occident et d'ailleurs
Des îles Kerguelen, des plaines planes,

Ne suis froid que sur mes joues.

13 juillet 2010

PETIT DISCOURS FINAL

Personne ne surgit à la surface de mon miroir
Personne ne sonne à l'huis de mes Nuits
Personne plus personne ne m'ennuiera. Jamais.

J'ai chassé les emmerdeurs bien au-delà des murs
Ainsi de jour en jour, ne compte plus les jours
Mon amour est mon passe-temps mais pour toujours

C'est délassant ! Je garde cependant mes souliers noirs
Pour éviter de retomber dans l'océan des déboires
Retrouver dans mon seul cœur mon seul encensoir

C'est déclassant ! Je vole, et volerai encore le ciel
Jusqu'au tonnerre de Brest – pas à Litovsk
Avec l'ami rare, peintre de l'arc-en-ciel

Jusqu'au bout ! Vive le culte de l'amitié
Sans cabinet particulier ni conseiller spécial
Général sans Armée mais de ma ligne générale

Je vous dis bonsoir, venez manger quelque pizza chez moi
Plus siennois que jamais, et toujours stendhalien
Venez parfois me voir, je suis de moins en moins pressé

Ni par l'Espace ni par le Temps
Qu'il passe ou non dans un coup de vent
C'est plus tentant pour un aimant

Personne ne surgit à la surface de mon miroir
Personne ne sonne à l'huis de mes Nuits
Personne plus personne ne m'ennuiera. Jamais.

« La mort est le Mur et nous sommes ses fusillés.

Pas de pitié pour les soldats »

L'épée dans l'eau.

« Je ne cesserai jamais de *passer* »

Passer par l'absence de portes.

Mise au point

« *Je ne suis pas de ceux qui se résument par un livre.* »
(Les 365 exils du lac Corrib)

RIEN DE PLUS DIFFICILE à saisir qu'un individu qui s'est fait une règle de faire de sa vie une exception à toutes les règles. Rien de plus délicat d'en parler autrement que sous l'angle singulier du récit ou de l'anecdote, de donner une vision, sinon juste du moins honnête, de sa singularité. Rien de plus compliqué quand cet individu fait preuve d'une implacable continuité dans sa volonté d'échapper aux règles et les traverse de fait pendant plus de cinquante ans.

En février 1957, dans le journal *Combat*, Jouffroy écrit, à propos d'Henri Michaux : « Le poète doit être une exception à toutes les règles ; il doit même faire exception à celles de la poésie¹. » Au moment où je commence ce livre (novembre 2006), le constat est assez aisé à faire : Jouffroy n'a eu de cesse, toute sa vie, de s'appliquer à lui-même cette formule.

Les portes ne manquent pas pour entrer dans son œuvre. L'homme n'a pas connu et été l'ami de tant d'écrivains et de peintres différents sans que cela ne soit le signe d'une ouverture particulièrement large au réel et à son infinie diversité. Je pourrais ainsi débiter ce livre par les figures tutélaires de Breton, d'Aragon, d'Ernst, de Duchamp, de Matta, Miro, Lam ou Brauner (ou d'autres encore), chacune d'elles pouvant se lire comme le totem d'une des tribus intérieures de cette contrée qui a nom Jouffroy. Il me semble cependant plus juste de commencer avec cet autre grand

¹ *J'ai rencontré Henri Michaux, dans Avec Henri Michaux, éditions du Rocher, 1992, p. 24.*

survenant de la poésie du XX^{ème} siècle que fut Michaux. Pourquoi Michaux ? Parce que Jouffroy admire en lui « l'une des plus grande figures de l'insoumission² » et qu'il reconnaît (et a sans doute reconnu très tôt) dans son œuvre « l'extrémisme d'une pensée poétique radicale³ » par sa capacité de rupture hors de tout discours et sa manière de se vouer, dans la plus grande discrétion, à la violence.

Tout au long de son œuvre écrite comme de son œuvre peinte, Michaux ne fait en effet autre chose que décrire une guerre. Guerre que Jouffroy ne cesse de mettre à jour tout au long de la sienne. Parlant des livres de Michaux, il écrit ainsi : « Il s'agit donc d'une action, d'une suite d'opérations qui font souvent songer à la guerre, la même guerre *subhumaine* (« Il y a en train présentement une guerre subhumaine. Peu probable que vous vous en aperceviez, et pourtant... », c'est le début de *L'Étranger parle*) mais aussi une guerre humaine, qui prend le masque d'une lutte avec les démons, les forces obscures ou soi-disant lumineuses que toute œuvre, pour s'accomplir, rencontre fatalement dans son *trajet*⁴. »

Formulation que l'on retrouve presque identique dans un texte de 1998 qui pourrait résumer, s'il en était besoin, l'angle d'attaque du réel que Jouffroy s'est choisi et qui s'intitule significativement *Ultime mise au point sur une biographie*⁵ :

« L'histoire fut la suivante : comment j'ai fait la guerre au monde entier à travers des pierres posées les unes après les autres sur la route. Tout objet se présente comme un obstacle pour tout sujet, mais le moi étant la première pierre

² Pour une nouvelle lecture des gestes et des mots de Henri Michaux, dans *Avec Henri Michaux*, op. cit., p. 157.

³ *Ibid.*, p. 156.

⁴ *Ibid.*, p. 160.

⁵ Texte publié avec quelques poèmes dans *Une petite cuiller dans le bol*, Paroles d'aube, 1998, p. 107, et repris, légèrement augmenté, sous le titre abrégé de *Mise au point* dans *C'est aujourd'hui toujours*, l'anthologie de poèmes publiée chez Gallimard, dans la collection "Blanche" en 1999, puis en "Poésie" en 2005 (c'est cette version qui est ici citée *in extenso*).

à volatiliser, le combat contre soi-même est la lutte fratricide nécessaire pour faire triompher – sereinement, mais définitivement – l'impossible – ou ce qui en approche.

J'y ai consacré une trentaine de petits quarts d'heure par jour, parfois quelques centaines de milliers de secondes, à coups de marteau et de poinçon invisibles, dans les plus intimes replis de mon cerveau.

En dehors de ces moments de guerre intestine, ma stratégie a consisté à conquérir, partout, des territoires privés de signes, à traquer sous les tables, derrière les meubles, les fenêtres et dans des trous de murs (ou de ciel), des restes enfouis et falsifiés de *tous* les messages perdus : une tâche harassante, ahurissante, dont, quoi qu'il arrive, personne ne saura jamais rendre compte dans aucun langage.

Mes rares visiteurs, si attentifs, si délicats, cherchent parfois des yeux, en silence et comme en s'excusant, les traces de tous ces combats, par exemple sur le parquet ou les tapis. Je les soupçonne de ne jamais les voir et les reconnaître et pourtant j'en suis entouré sans cesse comme d'un gigantesque tatouage aérien.

Il faudra que je m'habitue – enfin – à leur cécité, qui d'ailleurs ne me dérange d'aucune manière, même si cela contribue à les enfermer chaque jour davantage dans le mutisme et, parfois, dans une triste frustration. Je préfère ne tenir personne au courant de mes offensives, de mes défaites et de mes victoires successives, ne serait-ce que pour redoubler chaque jour de violence et de précision sur tous les fronts de ce qu'on appelait autrefois l'*intérieurité*.

Il s'agit, en fait, d'une campagne militaire de plus d'un demi-siècle. Je ne l'ai jamais interrompue nulle part sous aucun prétexte, même si je l'ai menée sans armes et sans armée, à travers toutes les circonstances et dans toutes les circonvolutions d'une activité quelque peu *panoramique*. »

Tenter de rendre compte, même partiellement et dans un

langage défectueux, de cette tâche harassante et ahurissante, donner à voir ce tatouage aérien, rendre lisibles quelques-unes des batailles de cette campagne militaire ininterrompue, voici ce que propose ce livre qui, loin de se poser en « ultime mise au point sur une biographie » qui n'est pas achevée, se voudrait simplement signe de ralliement.

La guerre

« *L'opposé est utile, et des choses différentes naît la plus belle harmonie et toutes choses sont engendrées par la discorde.* »

Héraclite

HÉRACLITÉEN PRATIQUE pour qui la guerre est à la naissance même de ce qui est, Jouffroy ne conçoit pas l'existence hors du conflit. Tout est figure de cette guerre et rien n'y échappe : l'existence, les images elles-mêmes (« Derrière chaque image il y a une guerre réelle. Aucun tableau ne peut prétendre y échapper. Aucune photo. La mort est là, qui leur donne sens⁶ »), les mots, la musique, l'identité. À Malek Abbou qui lui demande : « L'épreuve fondamentale de la liberté, est-ce la guerre ? », il répond : « Quant à la guerre, elle est (contrairement à la révolution) *permanente*, quelles que soient les différentes formes qu'elle prenne et qu'elle prendra encore, en se baptisant par exemple elle-même de *paix*⁷. » La prolificité de Jouffroy, son appétit d'apprendre, sa nécessité d'écrire, tout cela renvoie à cette guerre qui se joue à chaque instant, depuis l'origine qui n'a pas eu lieu mais que les mots ont pris « au milieu du chemin » (on est toujours « au milieu du chemin », à six comme à soixante-dix-huit ans), jusqu'à la fin qui n'aura pas lieu puisqu'elle a déjà été *jouée* dans toutes les sorties, toutes les passes qu'il a provoquées par sa seule présence écrivante.

« En définitive, la situation se résume ainsi : ou bien le « monde » se donne comme ayant plus de mots que moi, ou bien c'est moi qui en ai davantage. Dans le premier cas, je

⁶ *Le Monde est un tableau*, dans *Le monde est un tableau*, Pierre Bordas & Fils, 1979, p. 11.

⁷ *Une petite cuiller dans le bol*, Paroles d'Aube, 1998, p. 69.

suis vécu. Dans le second, je vis⁸.» Jouffroy s'accorde sans difficulté avec cette formule de Sollers. Cette « guerre au monde entier », qu'il faut doubler par tous les bouts, littéralement et dans tous les sens, est sans fin. Il y a quelques jours, Jean Moré, un ami commun, m'explique, par téléphone, être tombé par hasard (en recherchant pour lui un répertoire perdu) sur un atlas annoté par Jouffroy : tous les pays du globe (nombreux) où il a voyagé sont pointés et, dans un coin bleu d'océan, ajouté au crayon, quelque chose dont je n'ai pas retenu la formulation exacte mais qui disait : « pas assez encore. »

« Rébolussionne »

JOUFFROY NAÎT en septembre 1928. L'enfance, il en parle assez peu ou rarement pour elle-même. Encore l'autre jour, à table à Sainte-Suzanne, il se désole un peu de rêver beaucoup, ces derniers temps, de son enfance : « ça ne sert à rien » dit-il. S'il en parle, c'est comme le révélateur d'une manière d'être et de penser, comme élément constitutif d'un *réseau symbolique de références*. Le plus rayonnant de tous : « Chacun de nous, c'est connu, se crée un réseau symbolique de références : la guerre civile espagnole, telle que je l'ai vécue pendant quelques jours à l'âge de huit ans, constitue la première étincelle de mon réseau », écrit-il dans *Le roman vécu*⁹.

L'épisode, raconté de façon détaillée dans *Le roman vécu* (pages 25 à 33), voit en effet se nouer en quelques jours une quantité de découvertes primordiales. Assistant au début de la guerre civile espagnole, à Zarauz, pendant l'été 1936, alors qu'il est en vacances avec sa mère et son jeune frère (en

⁸ Ph. Sollers, cité par Stéphane Zagdanski, *Fini de rire*, Pauvert, 2003, p. 143.

⁹ *Le roman vécu*, Robert Laffont, 1997, p. 25.

l'absence du père), il entend pour la première fois le mot révolution, mais dans une langue étrangère : *rébolussionne*. Et cela l'attire immédiatement, « comme un aimant, beaucoup plus puissant, beaucoup moins résistant que n'importe quel jeu d'enfant¹⁰ ».

Le voyage de Zarauz à San Sebastian, sur le toit du train bondé, pour finir dans les caves du consulat de France, le porte à un état d'excitation intense : « Mais cela même qui semblait terrifier tout le monde me paraissait beaucoup plus digne d'intérêt que la vie ordinaire, dont je découvrais par contraste la déconcertante monotonie¹¹. » Cette intrusion de la révolution dans le déroulement quotidien du temps ouvre la vie sur l'extraordinaire et l'imprévisible. Il éprouve rapidement de l'admiration pour « les hommes en noir » (les anarchistes ou les communistes, mots qu'il entend pour la première fois tout comme celui de fasciste), de la même façon qu'il éprouvera, deux jours plus tard, de l'admiration pour les marins qui les conduiront à bord du Redoutable pour les débarquer à Saint-Jean-de-Luz. Admiration qui contraste avec le dégoût qu'il ressent pour les français présents autour d'eux et qui lui révèle les dessous de la société, la lâcheté des hommes, des bourgeois. À Saint-Jean-de-Luz, sa mère, son frère et lui sont hébergés par une famille de juifs collectionneurs d'art et c'est là qu'il découvre ses premiers tableaux modernes.

Revenu à Paris, et ayant entrepris de noter tous ses souvenirs dans de petits carnets pour ne rien oublier d'une expérience qui contredit ce qu'en disent les journaux et ses camarades de classe, c'est un ami de son père, garagiste, qui après avoir lu un de ces carnets, lui dit qu'il doit devenir écrivain, car ses notes permettent de mieux comprendre ce qui s'est réellement passé. On voit aisément ce qui fait de ce

¹⁰ *Le roman vécu*, op. cit., p. 26.

¹¹ *Ibid.*, p. 27.

souvenir la première étincelle du réseau. Il fait se croiser en un même point de son existence tout ce qui pourra le retenir : la révolution, l'étranger, l'art, l'écriture, la dissidence.

L'enfance conservée, en Jouffroy, n'est ainsi pas celle d'un enfant verrouillé dans la passivité inévitable de celui qui n'a pas la parole. L'enfant qu'il a été, tel qu'il est saisissable dans ce qu'il en dit ou écrit lui-même, est de la même étoffe que l'individu qui fêta ses quatre-vingt-sept ans en septembre 2014. On pourrait dire que, chez lui, d'adulte il n'y en a pas plus que d'enfant. L'individu Jouffroy semble apparaître d'un bloc dans la violence avec laquelle il met en jeu son identité et son action dans la parole et dans la certitude immédiate que celle-ci a le pouvoir de révéler et trouer le mensonge intégré de tous les pseudos adultes.

Si enfant, il n'a « qu'une hâte : devenir le plus tôt possible adulte, en finir une fois pour toutes avec ces balivernes de l'enfance qui [l']empêchaient de vivre les vrais dangers de l'histoire du monde. Les enfants ne [l']intéressaient pas plus que Dieu : ils ne [l']intéressent pas beaucoup plus aujourd'hui¹² », c'est cependant l'expérience de l'enfant qui détermine chez lui les convictions de l'adulte, et c'est parce qu'il a vécu, enfant, ces expériences et qu'il refusé de les recouvrir par la morale ou l'idéologie que Jouffroy a fait corps avec elles à ce point : « Je ne me sens français que dans la mesure où je m'identifie aux révolutions françaises, contre toutes les formes de restauration archaïque, contre tous les renégats, tous les Fouché de la révolution. Il ne m'est pas indifférent que ce soit mon enfance qui m'ait conduit à ces convictions, non les engagements politiques et que l'enfant, en moi, ait été préservé à ce point qu'il continue de dicter mes idées. Cela me distingue de beaucoup d'intellectuels de gauche, chez qui je ne reconnais ni mon hasard, ni mon langage, ni mon enfance, et que je suspecte (un peu trop

¹² *Ibid.*, p. 92.